

Né à Liège en 1939, l'artiste **JACQUES CHARLIER** a tissé un réseau qui s'étend bien au-delà de sa ville natale. Dès le milieu des années 1960, il évolue dans les milieux artistiques bruxellois, nouant des collaborations et des amitiés durables avec Marcel Broodthaers, Fernand Spillemaeckers, Yves Gevaert ou encore Herman et Nicole Daled. Au gré de deux longs entretiens, Jacques Charlier s'est souvenu de cette époque dont il sait qu'il est aujourd'hui l'un des derniers témoins.

# LA SCÈNE DE L'ART BRUXELLOISE



Marcel Broodthaers et Jacques Charlier,  
Bruxelles, 1965  
© Jacques Charlier

**RACONTÉE  
PAR  
JACQUES CHARLIER**



Jacques Charlier à la guitare, *Salto/Arte, Je/Nous*, 1975, détail. Photographie extraite d'un panneau issu d'une série de 12 panneaux, de 50 x 60 cm chacun, comprenant 102 photographies n/b de Nicole Forsbach. Collection du Musée d'Ixelles

**l'art même:** Jacques, on t'a déjà beaucoup interrogé sur le contexte artistique des années 1960-1970, et en particulier sur la relation que tu as très tôt entretenue avec Marcel Broodthaers. Aujourd'hui, je souhaiterais revivre une fois encore ta mémoire et te demander d'évoquer ta participation à la scène de l'art bruxelloise à cette époque.

**Jacques Charlier:** Pour en parler, il est peut-être intéressant de revenir à mes débuts. Quand je termine mon service militaire en 1959, je m'aperçois rapidement que le paysage artistique liégeois est dominé par l'Ecole de Paris, et par l'abstraction d'après-guerre en général. L'avant-garde n'existe pas à Liège et je ressens une sorte de paresse, de fixisme, qui me conduit très vite à regarder ailleurs. C'est vers la Flandre que je me tourne d'abord. Ma première exposition a lieu à Anvers, à la Kunstkamer, en 1962. Je découvre alors une Flandre ouverte sur le monde anglo-saxon ; une Flandre en voie de conquérir la place que nous lui connaissons aujourd'hui. Parallèlement, j'entre en contact, en 1963, avec Ileana et Michael Sonnabend qui exposent, en leur galerie du quai des Grands-Augustins à Paris, des artistes comme Jasper Johns, Robert Rauschenberg, Lee Bontecou, James Rosenquist, Tom Wesselmann, Claes Oldenburg, Jim Dine et Andy Warhol. Le décalage avec ce qui se passe dans ma propre ville se fait encore plus sentir, raison pour laquelle je me rends le plus souvent possible à Paris. Je n'expose pas chez les Sonnabend, mais je leur sers en quelque sorte de courroie de transmission et d'informateur en organisant des conférences. Ils me proposeront même de m'occuper, avec Nicole Forsbach, ma première épouse, de l'animation de leur galerie. Je refuse, mais c'est ce que fera, dès 1967, l'artiste Sarkis, en tant que régisseur. Je suis donc souvent à Paris, mais aussi à Anvers où, déjà, de très belles collections dédiées au pop art américain sont en train de se constituer. A Bruxelles, je vais régulièrement au Palais des Beaux-Arts, et c'est là que je rencontre, en 1964, Marcel Broodthaers. Très rapidement, il joue auprès de moi un rôle d'intermédiaire. A son contact, je fais la connaissance de collectionneurs comme Betty Barman, Bernard Giron, Oscar Schellekens, Pierre Janlet, Isy Fiszman ainsi que des critiques et des écrivains tels que Jean Dypreau, Jacques Meuris, Sélim Sasson et Jean-Pierre Van Thiegem. C'est donc Broodthaers qui, véritablement, m'introduit dans le microcosme artistique et intellectuel bruxellois.

**AM:** Marcel Broodthaers t'aide-t-il aussi à exposer à Bruxelles ?

**JC:** Pas encore. Au milieu des années 1960, je suis surtout un observateur du petit monde de l'art. Je travaille comme dessinateur au Service technique de la Province de Liège depuis 1957 et, progressivement, je me dirige vers des projets plus conceptuels. Je crée ma *Zone absolue*, je fonde la revue *Total's* et je m'éloigne d'ailleurs de plus en plus des Sonnabend qui, eux, continuent à promouvoir le pop art américain. C'est en 1967 que Broodthaers m'encourage à reprendre la peinture et à exposer. Il me présente Ivan

Lechien qui tient alors la galerie Cogeime, rue Américaine à Bruxelles. J'y montre ma série de peintures en noir et blanc représentant des blocs de béton [titre de l'exposition : *Mec'art connais pas*]. Ivan Lechien, très enthousiaste, les vend fort bien. Mais déjà, je me sens prisonnier des attentes de la galerie qui souhaite que je réalise une variation de ce que je viens de produire pour satisfaire la clientèle. Ce que je fais avec remords et succès. En 1970, Broodthaers me conseille d'entrer en contact avec Fernand Spillemaeckers, un personnage brillant et atypique qui vient d'ouvrir à Bruxelles la galerie MTL et qui, me dit-il, pourrait être intéressé par mes *Paysages professionnels*. Broodthaers joue donc à nouveau l'intermédiaire. Je rencontre Spillemaeckers et sa compagne Lili Dujourie. Après seulement quelques minutes, il me propose d'exposer trois semaines plus tard ma série de photos professionnelles. C'est une magnifique opportunité ! C'est à l'occasion de cette exposition que je fais la connaissance d'Herman et Nicole Daled, alors jeunes collectionneurs qui, déjà, se spécialisaient dans l'art conceptuel et joueront un rôle de catalyseur dans sa diffusion à Bruxelles. Ils seront d'ailleurs les premiers à acheter une pièce issue de mes *Paysages professionnels*.

**AM:** Que représentait alors la galerie MTL sur la scène artistique bruxelloise ?

**JC:** La galerie MTL a été, pendant les cinq-six années de son existence, le lieu où s'est retrouvée la plus lourde artillerie intellectuelle et artistique de Bruxelles. Dès 1970, je m'y rends toutes les semaines. Y débarquent très rapidement les tendances les plus radicales de l'art conceptuel et minimal international. De 1970 à 1975, Fernand Spillemaeckers a exposé Marcel Broodthaers, Niele Toroni, Daniel Buren, Guy Mees, Stanley Brown, Ian Wilson, Jan Dibbets, Robert Barry, Sol LeWitt, Alighiero Boetti, Gilberto Zorio, Giovanni Anselmo, Philippe Van Snick, Yves de Smet, Gilbert & George, Mel Bochner, John Baldessari, Dan Graham, Richard Long, Douglas Huebler, Edda Renouf, Tony Shafrazi (qui deviendra le célèbre galeriste de Soho et marchand de Keith Haring), André Cadere, Art & Language etc. Je rencontre ces artistes, je les observe, je noue des amitiés durables avec certains. Je participe aussi à l'accrochage de plusieurs expositions.

**AM:** Exposes-tu tes travaux à la galerie MTL ?

**JC:** Je n'ai présenté à MTL que deux expositions : mes *Paysages professionnels* en 1970 et *Photos de la Biennale de Venise '72* en 1975. Mais il faut savoir que mon objectif n'était pas d'exposer à tout prix, d'autant qu'à cette époque, j'étais occupé par ma série de dessins humoristiques que je photocopiais au Service technique de la Province de Liège et que j'envoyais au petit monde de l'art que je fréquentais. Lequel, dès lors, savait parfaitement ce que je faisais. Je n'avais donc pas besoin d'exposer et je savais par ailleurs que ma production n'était pas très vendable. Et comme j'avais un métier, je me sentais libre de créer sans attendre, nuit et jour, qu'on achète mes pièces. Le seul qui finalement a eu le culot de montrer ma série de dessins humoristiques, dans une foire à Cologne en 1974, est le galeriste Konrad Fischer.

**AM:** Peux-tu me parler de ce réseau que tu tisses dès les années 1970 en Allemagne ?

**JC:** C'est essentiellement à Düsseldorf que j'ai créé un réseau. Et, cela, une fois encore par l'entremise de Broodthaers qui, tout en restant étroitement lié à Bruxelles, s'y était installé. La nouvelle autoroute traversant la Wallonie





d'Est en Ouest contribuait aussi à accélérer les échanges avec Düsseldorf. Je m'y rends donc souvent et j'y rencontre Konrad Fischer, Jürgen Harten [directeur de la Kunsthalle] ainsi que le vidéaste Gerry Schum et des artistes expatriés tels que Daniel Spoerri et Robert Filliou. Dès le milieu des années 1970, j'expose plusieurs de mes photos-sketchs à la galerie Maier-Hahn de Düsseldorf ainsi que mes peintures sur disques chez Egidio Marzona. Je fais la connaissance de Wolfgang Becher qui anime la Neue Galerie d'Aachen et qui m'invite à y exposer. C'est aussi à cette époque que je débute ma série de photos de vernissages. Je prends alors comme sujet le public du monde de l'art. Nicole Forsbach, Philippe De Gobert et Yves Gevaert participent à ce projet. En sa qualité de directeur adjoint au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, Gevaert me propose de montrer cette série dans le cadre d'une exposition avec On Kawara en 1975. L'idée était assez géniale, car il n'y avait rien de plus différent que mon travail et celui d'On Kawara!

**AM:** 1975 est aussi l'année où Fernand Spillemaeckers ferme la galerie MTL. Pourquoi cet arrêt soudain, alors qu'elle était devenue en très peu de temps un lieu incontournable ?

**JC:** Il y a plusieurs raisons à cela. La première est certainement liée à la lassitude ressentie par un homme qui, depuis la fin des années 1960, n'avait eu de cesse de chercher à nouer des collaborations pour encourager et élargir la diffusion de l'art conceptuel. Il faut rappeler qu'en 1973, il avait organisé, en partenariat avec les galeries anversoises Wide White Space et X-One ainsi qu'avec la galerie Paul Maenz à Cologne, un congrès sur l'art conceptuel à La Cambre. Ce sera d'ailleurs le motif de l'un de mes dessins humoristiques. A la même époque, il cherche aussi à fédérer une série de marchands dans une galerie située dans le passage du Bailli à Bruxelles. Il y avait convié Anny De Decker de la Wide White Space, Marc Poirier-dit-Caulier pour X-One, Guy de Bruyne pour la galerie D, Jenny Van Driessche, Paul Maenz, mais aussi Herman Daled. Ce dernier avait loué une vitrine dans laquelle il invitait régulièrement des artistes à intervenir, tel Daniel Buren qui y colla ses fameuses rayures. Par toutes ces initiatives, Spillemaeckers cherchait donc à étendre son réseau d'influence et, après avoir fondé une dépendance à la galerie du Bailli, il nouera des collaborations avec Art & Project à Amsterdam. En 1974, il me demande de l'aider à entrer en contact avec une galerie en Wallonie. Je lui présente alors Manette Repriels qui tenait, à Liège, la galerie Véga. À l'époque, elle exposait essentiellement les tendances classiques de l'abstraction, ne connaissant pas grand-chose à l'art conceptuel et minimal. Mais elle était douée d'un flair certain et elle accepta aussitôt de prolonger les activités de MTL. Elle organisera, en 1974, une première exposition collective avec Jan Dibbets, John Baldessari, Sol LeWitt, Marcel Broodthaers, Gilbert and George et moi-même. C'est alors une véritable révolution pour la galerie Véga, et pour Liège en général. Manette Repriels exposera entre autres André Cadere, Sol LeWitt, Dan Graham, Gilbert & George. Après avoir fermé sa galerie, Spillemaeckers continuera ses activités en faveur de la défense de l'art conceptuel, notamment à la librairie Post-Scriptum, avec Bernard Marcelis. Mais il avait senti que le vent tournait ; que l'on entrerait à présent dans une autre ère, marquée par un retour vers le sacré, avec l'arte povera, et un retour à la peinture, avec la trans-avant-garde italienne notamment. Je l'ai senti déçu, parfois désespéré. Il savait par ailleurs qu'il ne parviendrait jamais à rivaliser avec la Wide White Space à Anvers. Anny De Deker et

Bernd Lohaus étaient, il est vrai, bien plus sociables que lui, moins polémistes aussi, et avaient le sens des affaires. Spillemaeckers s'installera ensuite à Ostende, avant de mourir d'un tragique accident de la route en 1978, deux ans après le décès de Marcel Broodthaers.

**AM:** Ta participation à la scène artistique bruxelloise s'est donc essentiellement concentrée à la galerie MTL au début des années 1970. Que s'est-il passé ensuite ?

**JC:** En Belgique, tout s'est passé en Flandre. A Anvers, avec des personnalités comme Marc-Poirier-dit-Caulier, Anny De Deker et Bernd Lohaus, mais aussi Flor Bex qui, avant de fonder le M HKA en 1987, était depuis 1974 à la tête de l'Internationaal Cultureel Centrum. Mais aussi à Bruges, à Ostende, et bien sûr, à Gand. Karel Geirlandt, qui dirigeait depuis 1974 la Société des expositions du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, favorisera l'introduction de Jan Hoet au Musée des Beaux-Arts de Gand où, en 1975, il ouvre son musée d'art contemporain. Un déplacement important s'est alors opéré. Jan Hoet va rapidement incarner le promoteur de l'art contemporain international et devenir le personnage médiatique que l'on sait. Ainsi, ce que j'avais vécu et observé au tournant des années 1970, à travers l'activité de MTL et du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, apparut bientôt comme une aventure passée, une guerre définitivement perdue, une curiosité historique teintée d'idéalisme politique. C'est comme cela que moi et quelques autres avons ressenti les choses. Mais il y a encore beaucoup à dire et à écrire sur le sujet. Une enquête approfondie devrait être menée, permettant, je l'espère, de sortir de l'ombre des personnalités que l'on a injustement oubliées ou sous-estimées.

**Julie Bawin**

**Julie Bawin** enseigne l'histoire de l'art contemporain à l'Université de Liège. Spécialisée dans l'étude des collections et des expositions d'artistes, elle a écrit de nombreux articles sur le sujet et publié, en 2014, un ouvrage de référence sur l'histoire des expositions d'artistes (*L'artiste commissaire*, Paris : Éditions des archives contemporaines). Depuis 2017, elle dirige le Musée en Plein Air du Sart Tilman.